



**HAL**  
open science

**Le train dans El resplandor de miss Annabel de Daniel  
Moyano : splendeur et décadence des chemins de fer  
argentins**

Maud Gaultier

► **To cite this version:**

Maud Gaultier. Le train dans El resplandor de miss Annabel de Daniel Moyano : splendeur et décadence des chemins de fer argentins. Cahiers d'Etudes Romanes, 2004, Voies narratives et voies ferrées : le train en mots et en images, 10, pp.285-298. hal-01365129

**HAL Id: hal-01365129**

**<https://amu.hal.science/hal-01365129>**

Submitted on 13 Sep 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Maud Gaultier

## **Le train dans *El resplandor de miss Annabel* de Daniel Moyano : splendeur et décadence des chemins de fer argentins**

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Maud Gaultier, « Le train dans *El resplandor de miss Annabel* de Daniel Moyano : splendeur et décadence des chemins de fer argentins », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 10 | 2004, mis en ligne le 15 janvier 2013, consulté le 12 septembre 2016. URL : <http://etudesromanes.revues.org/2917>

Éditeur : Centre aixois d'études romanes

<http://etudesromanes.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://etudesromanes.revues.org/2917>

Document généré automatiquement le 12 septembre 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Cahiers d'études romanes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Maud Gaultier

## Le train dans *El resplandor de miss Annabel* de Daniel Moyano : splendeur et décadence des chemins de fer argentins

Pagination de l'édition papier : p. 285-298

- 1 *El resplandor de miss Annabel*, que l'on peut traduire par « La splendeur de miss Annabel »<sup>1</sup>, est une nouvelle d'environ six pages, appartenant au recueil *El estuche del cocodrilo* de l'écrivain argentin Daniel Moyano, publié en 1974<sup>2</sup>. Cette date n'est pas anodine puisqu'elle est celle des dernières publications<sup>3</sup> de l'écrivain avant un événement qui bouleverse sa vie et ses écrits : en 1976, après avoir été arrêté par les militaires, Moyano se voit contraint de s'exiler à Madrid. L'exil représente un tournant fondamental dans la trajectoire de l'écrivain, mais sa production a néanmoins commencé à évoluer auparavant. Les traits les plus marquants de cette évolution sont l'apparition d'une certaine forme d'humour et de distanciation, allant de pair avec un élargissement des problématiques abordées : un glissement s'opère depuis les récits centrés sur des problématiques individuelles ou familiales où domine le point de vue d'un enfant, aux récits proposant des représentations matures de la société.
- 2 *El resplandor de miss Annabel*, tout comme la plupart des récits composant ce recueil, est très caractéristique de l'évolution de l'écriture de Moyano. En effet, si l'on y retrouve de nombreux traits typiques de sa production antérieure, notamment la présence du point de vue d'un narrateur-enfant, l'auteur complexifie la narration par de constantes analepses et prolepses qui contribuent au ton ironique dominant du texte et donnent une portée plus ambitieuse à ce court récit qui offre, à travers le motif central du train, une véritable vision de la société argentine au cours du vingtième siècle.
- 3 Notre nouvelle semble à première vue davantage construite comme un témoignage que comme une fiction. Sans jamais déboucher sur une anecdote qui constituerait le nœud du récit, une intrigue proprement dite, elle se présente – et cela est renforcé par le titre lui-même – comme la longue évocation d'un personnage appelé miss Annabel. La description est menée par le biais d'anecdotes multiples qui, mises bout à bout, finissent par brosser un portrait. Nous allons voir que, s'il est vrai qu'elle n'est pas soutenue par une intrigue, la nouvelle est fortement sustentée par un élément qui dépasse d'ailleurs en importance le personnage principal lui-même. Cet élément est bien sûr le motif du train, qui n'est donc pas uniquement traité ici de façon thématique, mais joue un rôle formel indéniable : il dote le récit d'une épine dorsale solide, lui permettant ainsi d'atteindre la cohérence et l'efficacité, chères à Julio Cortázar ou à Horacio Quiroga<sup>4</sup>, et sans lesquelles une nouvelle ne saurait, selon eux, être réussie.
- 4 Les chemins de fer apparaissent rarement dans les œuvres de Daniel Moyano. Pourtant *El resplandor de miss Annabel* est entièrement construite autour du train, lequel apparaît non seulement comme le véritable personnage de la nouvelle, comme son "thème" principal, mais également comme l'élément qui structure véritablement tout le récit. La brièveté du texte, ainsi que l'apparition continue du train tout au long de la nouvelle, nous ont conduite à mener une analyse quasiment linéaire. Nous pourrions ainsi rendre compte de manière précise à la fois du traitement du motif du train au sein du récit et de la vision de la société argentine sur laquelle ce traitement débouche.
- 5 Dès l'*incipit*, tout l'univers de la nouvelle – brièveté du genre oblige –, est subtilement mis en place. Les personnages (miss Annabel, le narrateur, qui se présente comme son neveu, et le train) entrent en scène d'une manière qui n'a rien d'anodin. Tout d'abord, le train et miss Annabel sont d'emblée liés l'un à l'autre ; ils apparaissent – et repartent immédiatement – ensemble :

Ella saludaba desde un tren de bronce, todos los días, con una mano casi blanca. Cuando su vestido verde y el tren desaparecían, el pueblito quedaba más triste que antes en medio del desierto.<sup>5</sup>

6 Grâce au point de vue adopté par le narrateur, qui donne l'impression d'observer la scène depuis le quai, miss Annabel, à bord du train, semble être une personnalité importante. Le bronze, s'il ne désigne en fait qu'une couleur, confère au train une noblesse qui rejaillit automatiquement sur son occupante. La main « presque blanche » qui apparaît ici pourrait être gantée, signe d'un certain rang social, et l'on dirait que, comme lors d'une visite prestigieuse, la présence fugace du personnage, même si elle est quotidienne, suffit à égayer tout un village. Le rapprochement entre ce salut de miss Annabel depuis le train et la visite d'un personnage important est d'autant plus justifié que, quelques paragraphes plus loin, il est question du passage du président de la République à bord de ce même train, en des termes très similaires : le bronze du train et la main du président sont, une nouvelle fois, les éléments mis en relief par le narrateur pour rendre compte du caractère prestigieux d'une telle visite<sup>6</sup>.

7 Nous voilà donc, pense le lecteur, devant une scène typique, où le passage d'un train provoque l'effervescence de tout un village. En outre, ici, comme dans de nombreuses "scènes d'adieu", à cette ébullition ne succède finalement, après le départ, qu'un sentiment de désolation et de solitude (« desierto »), plus profond même qu'auparavant.

8 C'est donc le croisement de deux imaginaires caractéristiques du monde des chemins de fer (la "visite officielle" et la "scène d'adieu") qui nous est suggéré, en quelques lignes à peine, dans cet *incipit*. Il s'agit en réalité d'une fausse piste, habilement mise en place par Moyano, pour berner son lecteur. Les lignes suivantes le détrompent d'ailleurs très rapidement. Cette scène s'avère n'être qu'une sorte d'illusion d'optique. En effet, l'imaginaire qui venait d'être mis sur pied est déjoué :

Pero miss Annabel no viajaba. Trabajaba con los ingleses en unas oficinas frente a la Estación, y como su horario de entrada coincidía con el tren de las 7.28, pasaba por uno de los vagones de primera clase para evitar un rodeo. No era inglesa – aunque lo pareciese –, pero tanto en casa como en el pueblo la llamaban miss Annabel. Miss Annabel era mi tía. La tía más hermosa que tuve.<sup>7</sup>

9 L'image du salut dans le train cache une réalité beaucoup plus prosaïque : loin de voyager dans ce wagon de première classe, miss Annabel ne fait que le traverser. Toute l'ironie de la nouvelle est contenue sous cette duperie : Moyano édifie en deux phrases une scène qui n'est qu'illusion, scène qui n'avait été construite que pour mieux être détruite et se dérober instantanément aux yeux du lecteur et être remplacée par un monde bien distinct. Miss Annabel n'est qu'une simple employée des chemins de fer, et non seulement il n'est pas question pour elle de voyage, mais, comble de l'ironie, le train part tous les jours sans elle. De plus, contrairement à ce que la manière dont elle est désignée dès le titre portait à le croire, elle n'est pas anglaise, mais – et cela fait toute la différence – travaille pour les Anglais.

10 Ce début n'est que l'amorce d'un des procédés principaux de l'écrivain : dans le texte, deux mondes constamment se superposent, l'un « resplendissant », symbolisé par les chemins de fer britanniques, l'autre dégradé, où règnent inconfort, pauvreté et tristesse. C'est dans le rapport entre ces deux mondes que se cache le sens profond de la nouvelle. Dans le paragraphe que nous venons d'analyser, le lecteur voit s'effacer un monde au profit de l'autre, ou plutôt, il s'aperçoit que le premier monde n'est qu'un trompe-l'œil. Les personnages, pour leur part, et en particulier miss Annabel, sont confrontés à un phénomène similaire : ils croiront pouvoir faire partie de ce monde miroitant, alors que ce dernier ne fera jamais, au bout du compte, que les marginaliser.

11 C'est également dès ce paragraphe introductif que Moyano ancre la nouvelle dans la réalité argentine. En effet, si rien n'est explicitement dit sur le lieu et la date des événements, il est évident qu'il s'agit ici d'un village de la province argentine, avant la nationalisation des chemins de fer, effectuée en 1946. Les lignes qui suivent le confirment, puisque le narrateur, mettant cette fois-ci l'accent sur lui-même, ajoute :

Yo envejecí en este pueblito, integrando comisiones de protestas para evitar que distintos presidentes de la república lograsen levantar este ramal del ferrocarril, siempre deficitario. Gracias a estas protestas y a las marchas a pie hasta la capital hemos logrado sobrevivir.<sup>8</sup>

12 Enfant lors de la jeunesse de miss Annabel, le narrateur a été témoin, tout au long de sa vie, de la déchéance des chemins de fer. Il parle, depuis un présent de narration où le système

ferroviaire est quasiment réduit à néant, d'un temps où les trains étaient encore empreints de la grandeur anglaise. Dans de nombreuses nouvelles de Moyano, le narrateur apparaît clairement comme une figure transposée de l'écrivain lui-même, ce qui amène même Sara Bonnardel à parler de « fictions autobiographiques »<sup>9</sup>. Ici, envisager une coïncidence entre le moment où s'exprime le narrateur à l'intérieur de la fiction, et celui de l'écriture réelle de la nouvelle, est tout à fait pertinent : si le narrateur adulte rapporte, dans les années soixante-dix, des faits datant de son enfance, lorsqu'il était âgé de six à dix ans, cela situe ces faits à la veille des années quarante, c'est-à-dire avant que, comme ce fut le cas dans de nombreux autres pays latino-américains, Juan Domingo Perón ne nationalise les chemins de fer, au lendemain de la Deuxième guerre mondiale.

13 Le texte est d'ailleurs émaillé d'indices venant confirmer cette hypothèse. La première ligne ferroviaire a été inaugurée en Argentine en 1857, mais elle ne mesurait qu'une dizaine de kilomètres et reliait Buenos-Aires aux faubourgs. C'est principalement à partir de 1870 que les chemins de fer se sont développés, grâce à des capitaux en grande partie étrangers, notamment français, et surtout anglais. Jusqu'en 1914, ils connurent une rapide croissance et constituèrent un négoce prospère pour les compagnies qui exploitaient les lignes, et, si à partir de cette date, on assiste à un certain ralentissement de cette croissance, leur véritable récession n'eut lieu qu'après 1958. La génération de Moyano – et par conséquent celle du narrateur de la nouvelle – est donc née au temps de la « splendeur »<sup>10</sup> des chemins de fer, et a vieilli en assistant à leur décadence, tout comme dans notre récit. Quant à miss Annabel, tout porte à croire qu'elle mourut peu avant 1958, le narrateur indiquant à la fin de la nouvelle : « Miss Annabel, que era hermosa, comenzó a envejecer con los ferrocarriles, pero afortunadamente murió antes de la declarada decadencia de los trenes »<sup>11</sup>.

14 Trois paragraphes évoquent ensuite les voyages en train (offerts annuellement par la compagnie anglaise à ses employés) effectués par le narrateur enfant avec miss Annabel. Le point de vue utilisé pour rapporter ces souvenirs est, sous des apparences de simplicité, relativement complexe, dans la mesure où se mêlent le point de vue naïf de l'enfant (la scène est rapportée telle qu'elle a été vécue) et celui, ironique, de l'adulte (la scène est passée au crible d'un désenchantement postérieur).

15 Est décrite d'abord l'excitation de miss Annabel qui, face à la perspective du voyage, multiplie préparatifs et recommandations, puis le voyage lui-même. Sa destination n'a ici aucune importance et n'est même pas révélée. Le train apparaît non pas comme un *moyen* de transport, mais comme une *fin* en soi, un univers à part. Il est même à deux reprises comparé à un parc, ce qui pourrait surprendre, vu le caractère statique du parc, mais se révèle être fort logique ici, dans la mesure où il ne s'agit pas vraiment, pour les personnages, de parcourir le pays en train, mais bien plutôt d'explorer le train lui-même. Cette exploration du train se fait également par une mise en abyme : miss Annabel raconte dans le train des histoires de train, et notamment, à chaque voyage, elle rappelle l'origine de la locomotive – invention géniale, selon elle, de Stephenson<sup>12</sup>.

16 La fascination des personnages pour cet univers ferroviaire est extrêmement patente dans le passage suivant, où le train est mis en valeur non seulement par le regard que porte sur lui nos protagonistes, mais également par le fait qu'il joue un rôle social indéniable, rythmant la vie de toute une communauté :

Entonces no se comía en los trenes, salvo en el coche comedor. Miss Annabel nos daba algún caramelo, algún confite, no mascarlos, dejar que se deshagan solos en la boca, no tirar los papeles en el suelo ni por la ventanilla. En el coche comedor, la servilleta a la derecha ; masticar con la boca cerrada, dejar algo en los platos, no pasarles la lengua como en casa. A esa hora, cruzábamos un pueblo grande, la torre de la iglesia, la gente que esperaba en el andén la primera pitada del tren (que para ellos era el de las 12.14) con los dedos puestos en el botón de dar cuerda, miren cómo la gente pone en hora sus relojes con la llegada del tren.<sup>13</sup>

17 Le style indirect libre, laissant sourdre dans le récit les pensées de l'enfant ainsi que les exclamations de miss Annabel, donne l'impression que les souvenirs jaillissent de façon brute, sans être modifiés par le regard du narrateur adulte sur les événements. La multiplication des verbes à l'infinitif et la déconstruction grammaticale des phrases contribuent également à cet

effet, tandis qu'à la fin de la citation le paysage semble défilé dans le texte comme il défilait à l'époque par les fenêtres du train. Lorsque le narrateur continue en mentionnant la venue du contrôleur, ce sont aussi ses yeux d'enfant ébloui qui repèrent le bleu de sa casquette :

Después venía algún inspector que sonreía a mi tía como vieja conocida, con una gorra azul. Su aspecto lujoso coincidía con el vagón, con el bronce que no brillaba como nosotros, de puro refregarnos, sino por su propia dignidad.<sup>14</sup>

- 18 Cela dit, au-delà des divers effets mis en place pour que prédominent la vision de l'enfant et celle de miss Annabel, l'ironie du narrateur adulte est perceptible. Parce qu'ils ont le privilège d'effectuer ce voyage une fois par an, les protagonistes ont bien sûr l'impression de faire partie de ce luxe<sup>15</sup> ; en réalité, la dernière phrase de cette citation laisse entrevoir qu'en fin de compte, malgré les efforts des personnages pour se hisser à sa hauteur, ce monde n'est pas le leur, et ils se contenteront toujours de l'admirer sans y être réellement intégrés. Le voyage constitue clairement une parenthèse dans un quotidien moins radieux, où les bonnes manières pratiquées dans le train sont vite oubliées et les assiettes à nouveau léchées, peut-être justement pour ne pas laisser une miette d'un repas trop frugal.
- 19 Le narrateur ouvre également une autre brèche dans ce tableau trop parfait d'une miss Annabel aussi belle que le train : derrière l'admiration de l'enfant se profile le regard d'un narrateur qui nous renvoie l'image d'une miss Annabel probablement vieille fille<sup>16</sup>, vêtue de couleurs ridicules (la robe verte mentionnée dans l'*incipit* et des « enaguas con puntillas rosadas »<sup>17</sup> lui donnent l'allure de ces caricatures d'anglaises dont le mauvais goût est légendaire !).
- 20 Ainsi, les visions de l'adulte et de l'enfant sont concomitantes dans les passages centrés sur les souvenirs d'enfance, mais le désenchantement de l'adulte devient totalement explicite lorsque le récit revient au présent. Dans les deux paragraphes suivants, introduits par la formule « En los trenes de ahora, gastados por el tiempo, [...] »<sup>18</sup>, le narrateur développe les effets de l'usure du temps sur les chemins de fer, par une description diamétralement opposée à l'évocation précédente des trains d'autrefois. Y règnent désormais la tristesse, l'inconfort, le froid et la grisaille, les wagons-restaurants ont disparu, en un mot, tout contribue à souiller les souvenirs magnifiques de l'enfant. Les contrôleurs n'arborent plus leur rutilante « gorra azul » mais portent des « gorros grises »<sup>19</sup>, et, note le narrateur comme s'il s'agissait d'un outrage fait au monde des trains, trouvent même les tickets avec une petite machine<sup>20</sup>. Dominant autrefois jusqu'au temps qui passe, les trains sont à présent anéantis par le passage du temps : en effet, lorsqu'ils indiquaient par leur arrivée en gare l'heure exacte aux habitants des villages, ils semblaient être les maîtres du temps ; dorénavant, ils ne font plus que subir la déchéance de leur vieillissement.
- 21 Cette vision pessimiste est à mettre en relation avec le rôle économique joué par les chemins de fer en Argentine. Cela apparaît clairement dans une des phrases dépeignant le spectacle pitoyable offert par les trains : « Hay solamente hombres callados, familias macilentas que bajan del norte empobrecido hacia las ciudades ricas del litoral en busca de la antigua riqueza »<sup>21</sup>. Le narrateur semble simplement constater que, dans les années soixante-dix, le train ne sert plus qu'à transporter les migrants qui affluent vers les villes portuaires, et en particulier vers Buenos Aires, dans l'espoir de voir leurs conditions de vie s'améliorer. Il renvoie en réalité implicitement les lecteurs à des événements antérieurs, dont la situation décrite dans cette phrase ne fait que découler. En effet, les chemins de fer, qui auraient pu constituer une véritable opportunité de développement pour les provinces, servirent d'abord des intérêts étrangers (en particulier ceux des Anglais, qui en étaient en grande partie propriétaires), puis, après leur nationalisation, les intérêts de l'oligarchie argentine. Buenos Aires devint le passage obligé dans l'acheminement des marchandises du pays : dans la mesure où toutes les voies passaient par la capitale, les liaisons ferroviaires d'une province à l'autre étaient fort difficiles ; par contre, le train permettait de transporter vers le littoral les produits de l'intérieur, en vue de leur exportation. Ainsi, plutôt que de servir à une répartition des richesses dans tout le pays, les chemins de fer contribuèrent davantage à accentuer la fracture entre la capitale et les provinces argentines, provoquant l'enrichissement de la première, grâce au commerce portuaire, et l'appauvrissement des secondes. Ce nord « empobrecido »<sup>22</sup>, qui

anciennement avait été riche (« *antigua riqueza* »), a donc été spolié de ses richesses par un système économique reposant entièrement sur les chemins de fer.

22 Fidèle au jeu récurrent des va-et-vient entre l'évocation de scènes appartenant au passé, et de scènes rédigées au présent, Moyano aborde à nouveau, dans la suite du récit, les liens entre le réseau ferroviaire et la vie économique et politique du pays, mais cette fois-ci par le biais d'une anecdote racontée à bord du train par miss Annabel : celle-ci s'enorgueillit du fait que, lorsque le président traversa un jour en train leur petit village, la locomotive était conduite par l'un de ses cousins. Le double regard du narrateur donne lieu à nouveau à deux niveaux de lecture. Derrière l'évocation de la fierté patriotique des personnages, est menée en filigrane une critique assez virulente du pouvoir en place. Si les enfants du village doivent, un bouquet de fleurs à la main, chanter l'hymne national au passage du train, le narrateur fait deux remarques qui, sans en avoir l'air, sont loin d'être insignifiantes : il constate premièrement que les enfants tremblaient de froid dans le matin humide (signe qui met en valeur leur patriotisme, bien sûr, mais qui en même temps instille un élément négatif dans ce souvenir) ; deuxièmement, il note que le train présidentiel arrive juste au moment où les enfants chantaient les paroles « *rotas cadenas* »<sup>23</sup>, comme pour signifier que, malgré la mise en scène de cet accueil chaleureux, quelque chose s'est brisé dans les rouages du pays. En outre, le village étant vraiment très petit, le train ne s'y arrête pas ; toutefois, si le narrateur fait semblant de voir, dans le salut du président, un geste de considération envers les villageois, cette absence de halte ne peut être lue autrement que comme le symbole d'une mise à l'écart du progrès, d'un oubli des provinces de la part de l'État.

23 Le président dont il est question ici est vraisemblablement Roberto Ortiz, qui succéda à Agustín Justo en 1937. L'allusion à « *un difícilísimo problema de límites* »<sup>24</sup> que le président doit résoudre tend à le confirmer, puisqu'à cette époque, l'Argentine eut un rôle de médiateur dans un conflit de frontières entre le Paraguay et la Bolivie. En 1938, fut finalement signé le « *Tratado de Paz, Amistad y Límites entre Bolivia y Paraguay* », en présence du président argentin. Il nous importe ici de signaler les termes choisis pour évoquer le problème : l'adjectif « *difícilísimo* » peut renvoyer à la naïveté du narrateur enfant qui répète ce qu'on lui a dit à l'école, mais il prend évidemment un caractère ironique compte tenu du double regard permanent du narrateur sur les faits.

24 Une deuxième anecdote vient également flétrir l'image déjà écornée que nous avons du monde des trains : un autre parent de miss Annabel, machiniste également, est accusé par une vieille dame de lui avoir volé une poule et de l'avoir cachée dans sa caisse, placée entre les rails donc en territoire anglais. Le machiniste prétend que personne n'a le droit de fouiller ses affaires sans en demander l'autorisation à la Reine d'Angleterre. Finalement, après quelques hésitations, un policier accepte de faire ouvrir la caisse et la poule en sort, volant droit dans les bras de sa légitime propriétaire. Les personnages apparaissent ici comme des comparses ridicules, et le décalage existant entre l'objet du litige et le recours possible à la Reine d'Angleterre donne à la scène un caractère burlesque. Ce registre comique ne doit pas faire oublier la référence historique de la scène. Les Anglais s'enrichirent ainsi à l'époque, notamment grâce à la vente des parcelles de terre longeant les voies, et ce sans aucune retombée pour les habitants de la région. De plus, les premiers mots utilisés pour relater l'anecdote sont : « *Sucedo que este hombre, que después se hizo rico, llegó al pueblo en su tren chispeante [...]* »<sup>25</sup>. Il est donc stipulé, comme « *en passant* », que cet homme à la moralité douteuse, qui arrive dans un train anglais étincelant et vole un bien en territoire argentin pour le cacher en territoire anglais, devint riche par la suite. Cette situation, traitée comme une farce ici, est transposable à l'économie mise en place à l'époque, basée sur un système unilatéral d'exportation qui ne faisait que drainer les richesses des provinces vers l'extérieur. Une telle lecture métaphorique est suggérée dans le texte lui-même, puisque la révélation de cette histoire par miss Annabel est interprétée par le narrateur comme un besoin de la protagoniste de « *revelar alguna falla consentida en el sistema de los ferrocarriles, que era el sistema que ella usaba para mirar el mundo* »<sup>26</sup>. Système bien sûr inadapté pour observer le monde « *d'aujourd'hui* », mais qui, de toutes façons, était déjà fissuré à l'époque.

- 25 La nouvelle s'achève sur un bilan plein d'amertume sur la décadence extrême des chemins de fer « d'aujourd'hui ». Le train a cédé la place à d'autres types de transports, mais le système économique, lui, est resté identique : « Los ómnibus y los aviones casi invisibles transportan la riqueza del interior hacia el puerto sin que nadie se entere »<sup>27</sup>. Le texte colle donc encore une fois à la réalité historique, car, à partir de 1958, une politique favorisant le transport routier engendre en Argentine de multiples fermetures de lignes, et le train finit par ne plus avoir de réel poids économique dans la vie du pays. Ce drastique abandon des chemins de fer a condamné à l'obsolescence le peu de lignes ayant survécu, faisant des trains argentins des symboles de la vétusté et de la désuétude, aux antipodes de toute idée de progrès, de développement et de modernité. C'est pourquoi, à la fin du récit, les trains « descarrilan de puro viejos »<sup>28</sup>, et sont réduits – honte suprême pour qui a connu la splendeur et la dignité d'antan –, à l'état de simple attraction touristique : « En tiempos de vacaciones, cuando las familias salen de sus autos, los padres señalan con un dedo hacia las vías férreas tapadas de yuyos y dicen "miren, chicos, el trencito que va por el campo" »<sup>29</sup>.
- 26 Les chemins de fer apparaissent donc clairement ici, nous l'avions compris, comme une métaphore de l'Argentine des exclus et de la pauvreté. Leur splendeur passée était d'une certaine manière illusoire, de la même façon que les énormes richesses du pays n'ont jamais vraiment appartenu aux Argentins. L'avenir économique prometteur de la veille de la Seconde guerre mondiale est à l'image de la déchéance des trains. La lutte du narrateur pour préserver les chemins de fer représentait encore un espoir de sauver les provinces de leur marginalisation croissante, mais cette lutte s'étirole elle aussi : « Los que protestábamos cuando querían levantar [este ramal del ferrocarril] ya estamos viejos para la protesta. Y no tenemos jóvenes, porque se han ido. En ómnibus »<sup>30</sup>.
- 27 La nouvelle s'achève sur un retour à la figure de miss Annabel, qui, par ricochet, représente également métaphoriquement son pays : « Ella murió soltera, vestida con colores alegres, sin enterarse de muchas cosas y sin saber exactamente qué eran los ferrocarriles y qué pasaba en el mundo por aquellos días, ni sentir siquiera lo que vendría después »<sup>31</sup>. L'incompréhension de miss Annabel face au monde qui l'entoure et face à l'histoire de son propre pays nous renvoie l'image d'une Argentine dépassée par sa propre histoire, vivant sur des valeurs la rendant incapable d'analyser la situation avec lucidité. Cet aveuglement, qui est aussi celui de la population argentine, conduira d'ailleurs les militaires au pouvoir peu après que Moyano eut écrit cette nouvelle, et il n'est pas exagéré d'y voir de sa part un avertissement presque prémonitoire (ou simplement une analyse lucide et clairvoyante des événements lui permettant, à travers ses contes, d'anticiper la dictature). En effet, sur les quatorze nouvelles composant ce recueil datant de 1974, cinq<sup>32</sup> d'entre elles placent un individu ou une communauté face aux dangers inhérents aux systèmes dictatoriaux. L'absence de jeunes pour mener une lutte contre le déclin de l'Argentine se donne alors à lire comme l'absence de transmission d'une conscience politique d'une génération (celle du narrateur) à la suivante. Les couleurs joyeuses de la tenue de miss Annabel ne sont plus seulement le signe du caractère quelque peu ridicule du personnage, mais deviennent un signe d'anachronisme : pour Daniel Moyano la situation politique et économique de l'Argentine ne peut plus s'exprimer que par des couleurs tristes.

---

### Notes

1 Cette nouvelle n'ayant jamais été traduite en français, les traductions des extraits cités sont de notre fait.

2 Édition de référence : Daniel MOYANO, *El resplandor de miss Annabel, El estuche del cocodrilo*, Buenos Aires, Ediciones del Sol.

3 En 1974, Moyano publie également un roman, intitulé *El trino del diablo*. (Daniel MOYANO, *El trino del diablo*, Buenos Aires, Ed. Sudamericana, 1974).

4 Voir par exemple : Horacio QUIROGA, *Los trucs del perfecto cuentista*, Buenos-Aires, Alianza editorial, 1993 ; Julio CORTAZAR, *Del cuento breve y sus alrededores, Ultimo Round*. Madrid, Ed. Debate, 1995, pp. 42-55 ; Julio CORTAZAR, *Algunos aspectos del cuento, Obra Crítica 2*, Madrid, Alfaguara, 1994, pp. 365-385.

5 « Elle adressait son salut depuis un train en bronze, tous les jours, d'une main presque blanche. Lorsque sa robe verte et le train disparaissaient, le petit village était plus triste qu'avant, au milieu du désert. » Daniel MOYANO, *El resplandor de miss Annabel*, cit., p. 13.

6 « Aunque todos los vagones del tren eran igualmente hermosos y relucientes, el del presidente tenía, dentro del esplendor, un toque de austeridad que sólo vi en los bronces de los trenes británicos [...]. Una de las ventanillas se abrió caprichosamente y pudimos ver, mientras mermaba la máquina, la cabeza del presidente que se asomaba y nos decía adiós con una mano blandida en el aire transparente. » ; « Même si les wagons du train étaient tous aussi beaux et étincelants, celui du président possédait, dans sa splendeur, quelque chose d'austère que je n'ai jamais vu que dans les bronzes des trains anglais [...]. Une des fenêtres s'ouvrit capricieusement et nous pûmes tous voir, alors que la machine ralentissait, la tête du président se pencher et nous adresser un salut en brandissant une main dans l'air transparent. » *Ibidem*, p. 14. Notons au passage l'homophonie des mots « blanca » et « blandida », qui vient renforcer ce rapprochement entre les deux scènes.

7 « Mais Miss Annabel ne voyageait pas. Elle travaillait avec les Anglais dans des bureaux en face de la gare, et comme sa journée commençait au moment où le train de 7h 58 s'arrêtait en gare, elle passait par un des wagons de première classe pour éviter un détour. Elle n'était pas Anglaise – même si elle en avait l'air – mais, à la maison et au village, on l'appelait Miss Annabel. Miss Annabel était ma tante. La tante la plus jolie que j'aie jamais eu. » *Ibidem*, p. 13.

8 « Moi, j'ai vieilli dans ce petit village, participant à des comités protestant contre les tentatives de divers présidents de la république pour fermer cette ligne de chemins de fer, toujours déficitaire. Grâce à ces mouvements protestataires et aux processions vers la capitale, nous avons réussi à survivre. » *Ibidem*, p. 13.

9 Sara BONNARDEL, *Mémoire, exil et identité dans l'œuvre de Daniel Moyano*, Bordeaux, Cahiers du Girdal, 1990.

10 Ce substantif (« esplendor ») apparaît plusieurs fois dans le texte pour caractériser les chemins de fer.

11 « Miss Annabel, qui était ravissante, commença à vieillir avec les chemins de fer, mais heureusement elle mourut avant que la décadence des trains ne soit avérée. » (*El resplandor...*, cit., p. 17).

12 « Y todo esto, decía ella, gracias a la infancia dickeniana de Stephenson, que inventó la locomotora a partir de la contemplación de un recipiente con agua que hervía. El pequeño Stephenson vio que el vapor hacía saltar la tapa y luego aprovechó esa fuerza aplicándola a su genial invento. » « Et tout cela, disait-elle, grâce à l'enfance dickensienne de Stephenson, qui inventa la locomotive à partir de l'observation d'un récipient d'eau bouillante. Le petit Stephenson vit que la vapeur faisait sauter le couvercle et il tira ensuite profit de cette force en l'appliquant à sa géniale invention. » *Ibidem*, p. 13.

13 « À cette époque personne ne mangeait dans les trains, sauf dans le wagon-restaurant. Miss Annabel nous donnait un bonbon ou une friandise quelconque, ne pas les mâcher, les laisser fondre tout seuls dans la bouche, ne pas jeter les papiers par terre ni par la fenêtre. Dans le wagon-restaurant, la serviette à droite ; ne pas mâcher la bouche ouverte, laisser quelque chose dans les assiettes, ne pas les lécher comme à la maison. À cette heure-là, nous traversions un gros village, le clocher de l'église, les gens qui attendaient sur le quai le premier sifflement du train (qui pour eux était celui de 12h 34), les doigts placés sur le remontoir de leur montre, regardez les gens remettre leur montre à l'heure avec l'arrivée du train. » *Ibidem*, p. 14.

14 « Arrivait ensuite un contrôleur portant une casquette bleue qui souriait à ma tante comme à une vieille connaissance. De son aspect se dégageait autant de luxe que du wagon lui-même, avec ce bronze qui brillait, non pas comme nous, à force de nous froter, mais à cause de sa propre dignité. » *Ibidem*.

15 Ainsi, le narrateur note par exemple : « El tren parecía entonces un parque y era realmente hermoso ir sentado al lado de miss Annabel, sintiendo que uno formaba parte del orden y del lujo a medida que el paisaje nos revelaba la existencia real de los ganados y las mieses. » « Alors le train semblait être un parc et c'était vraiment beau d'être assis à côté de Miss Annabel, de sentir que l'on faisait partie de l'ordre et du luxe au fur et à mesure que le paysage nous révélait l'existence réelle du bétail et des cultures. » *Ibidem.*, p. 13.

16 La dernière phrase de la nouvelle le stipule d'ailleurs expressément : « Ella murió soltera [...] » ; « Elle mourut célibataire [...] ». *Ibidem*, p. 18.

17 « Miss Annabel preparaba el viaje con un mes de anticipación, entre nerviosa y alegre, cosiendo la ropa de todos y la propia, llenando valijas con objetos de viaje, de los que recuerdo todavía sus enaguas con puntillas rosadas. » ; « Miss Annabel préparait le voyage un mois à l'avance, avec une joie mêlée d'inquiétude, reprisant ses vêtements et ceux des autres, remplissant des valises d'objets pour le voyage, parmi lesquels je garde en mémoire sa combinaison rose à dentelles. » *Ibidem*.

18 « Dans les trains d'aujourd'hui, usés par le temps, [...] » *Ibidem.*, p. 14.

19 « casquettes grises » *Ibidem*, p. 15.

20 « [...] llegaron los inspectores con sus gorros grises para pedir el ticket y agujerearlo con una maquinita. » *Ibidem*.

21 « Il n'y a que des hommes silencieux, des familles blafardes qui descendent du nord appauvri vers les villes riches du littoral à la recherche de la richesse passée. » *Ibidem*, p. 14.

22 Moyano vécut longtemps à La Rioja et adorait cette province.

23 « [...] cuando íbamos por la parte de “rotas cadenas” el tren, aunque no paró (el nuestro era un pueblo muy pequeño), mermó la marcha [...] » ; « [...] quand nous en étions à “chaines brisées” le train, bien qu'il ne s'arrêtât pas, ralentit sa marche [...] » *El resplandor*, cit., p. 15.

24 « un très difficile problème de frontières » *Ibidem*.

25 « Il se trouve que cet homme, devenu riche par la suite, arriva au village dans son train étincelant [...] ». *Ibidem*, p. 16.

26 « [...] révéler une faille acceptée dans le système des chemins de fer, système qu'elle utilisait pour regarder le monde. » *Ibidem*.

27 « Les bus et les avions presque invisibles transportent la richesse de l'intérieur vers le port dans la plus grande discrétion » *Ibidem*, p. 17.

28 « sont si vieux qu'ils déraillent » *Ibidem*.

29 « Pendant les vacances, quand les familles sortent de leurs voitures, les pères montrent du doigt les voies ferrées envahies par les herbes et disent : “regardez, les enfants, le petit train qui passe dans la campagne”. » *Ibidem*.

30 « Nous qui protestions quand ils voulaient supprimer [cette ligne du chemin de fer], nous sommes devenus trop vieux pour protester. Et nous n'avons plus de jeunes, parce qu'ils sont partis. En bus. » *Ibidem*.

31 « Elle mourut vieille fille, vêtue de couleurs vives, ignorant de nombreuses choses et sans savoir exactement ce qu'étaient les trains, ni ce qui se passait dans le monde à ce moment et sans même pressentir ce qui allait se passer ensuite. » *Ibidem*, p. 18.

32 Il s'agit de, outre la nouvelle éponyme du recueil, *Una guitarra para Julián, Kafka 72* (dont le titre est en soi éloquent), *El poder, la gloria etc.*, et *Tiermusik*.

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Maud Gaultier, « Le train dans *El resplandor de miss Annabel* de Daniel Moyano : splendeur et décadence des chemins de fer argentins », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 10 | 2004, mis en ligne le 15 janvier 2013, consulté le 12 septembre 2016. URL : <http://etudesromanes.revues.org/2917>

#### Référence papier

Maud Gaultier, « Le train dans *El resplandor de miss Annabel* de Daniel Moyano : splendeur et décadence des chemins de fer argentins », *Cahiers d'études romanes*, 10 | 2004, 285-298.

### ***À propos de l'auteur***

#### **Maud Gaultier**

Aix Marseille Université, CAER (Centre Aixois d'Études Romanes), EA 854, 13090, Aix-en-Provence, France.

### ***Droits d'auteur***

Cahiers d'études romanes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

### ***Résumés***

Par le biais de l'évocation de souvenirs d'enfance, et plus particulièrement d'un personnage appelé miss Annabel, c'est toute l'Histoire des trains argentins qui est abordée dans cette

courte nouvelle de Daniel Moyano. Cette Histoire est avant tout celle d'un déclin, dépeint avec humour et tristesse par un narrateur ne cachant pas son attachement pour le monde des chemins de fer. Mais surtout, le train devient également une métaphore de la douloureuse trajectoire d'un pays qui, à la fois riche et promis à un avenir radieux au début du vingtième siècle, traverse, quelques décennies plus tard, une crise dont, aujourd'hui encore, il est loin de s'être remis.

Por medio de la remembranza de recuerdos de infancia, y en particular de la figura de un personaje llamado Miss Annabel, Daniel Moyano evoca en este cuento toda la historia de los ferrocarriles argentinos. Esta historia es ante todo la de una decadencia, pintada con humor y tristeza por un narrador a la vez nostálgico e irónico. Pero sobre todo, el tren se convierte aquí en la metáfora de la trayectoria dolorosa de un país que al principio del siglo veinte es rico y confía en el porvenir, y atraviesa, algunas décadas más tarde, una crisis duradera y profunda que afecta a los más pobres.

***Entrées d'index***

***Mots-clés*** : Moyano (Daniel), train, nouvelle

***Palabras claves*** : Moyano (Daniel), tren, cuento

***Index géographique*** : Argentine

***Index chronologique*** : XXe